

Pourquoi un tel essor du livre illustré dans le paysage éditorial coréen ?



illustration des années
1950-1960

par Ho-baek Lee*

Si les livres illustrés occupent une place aussi importante dans la production coréenne (cf. cahier couleurs, p.137), c'est qu'ils s'inscrivent dans une tradition artistique ancienne qui s'est déployée sur des supports et dans des styles variés, posant les bases d'une culture populaire de l'image. Ho-baek Lee évoque cette source d'inspiration et témoigne du rôle majeur de quelques éditeurs qui, dans les années 1980, ont, comme lui, créé leurs propres maisons et ont fait découvrir un nouveau type d'albums, en publiant aussi bien des traductions que des créations originales. Cette offre a rencontré l'adhésion d'un public d'adultes désireux d'offrir le meilleur à leurs enfants. Elle a été largement diffusée par un réseau de professionnels du livre convaincus.

Retour sur une période foisonnante.

*Ho-baek Lee est auteur et illustrateur, directeur des éditions Jaimimage.

Vers le milieu des années 1990, au moment où j'ai lancé ma propre maison d'édition jeunesse, le regard sur les livres pour les enfants était en train de changer au sein de la société, aussi bien en ce qui concerne la production que la distribution et la réception. Cette évolution a pris la forme d'un véritable engouement pour des livres pour la jeunesse, différents de ceux que l'on avait l'habitude de trouver. Evidemment, ce sont les enfants qui ont profité de ce mouvement, porté par des adultes. Il s'agissait de publier des livres originaux, d'établir un circuit de distribution qui fonctionne bien et de créer une offre accessible pour les parents. Une sorte de révolution était en train de se produire.

Des adultes fascinés par les albums illustrés

Jusqu'aux années 1980, les livres pour la jeunesse étaient destinés uniquement aux enfants. De nombreux adultes commençaient à s'intéresser à leur design, surtout parmi cette génération très particulière que l'on a surnommée « géné-

ration 386 », un terme des années 1990 pour désigner ceux qui avaient en ce temps-là la trentaine : leur naissance remonte donc aux années 1960 et leurs études universitaires datent des années 1980, période marquée par le mouvement étudiant pour la démocratisation du pays. Les trois chiffres (3, 8 et 6) qui caractérisent cette génération correspondent, par hasard, à ceux de « l'ordinateur 386 » dont l'utilisation s'est généralisée dans la vie professionnelle durant ces années-là. D'où ce surnom. Souvent comparés à ceux de la génération de 1968 en Europe, ces jeunes adultes ont traversé un contexte politique et culturel assez difficile : fin de la dictature militaire laissant entrevoir l'aube de la démocratie, suivie par la vague de la mondialisation. Les formalités ayant été facilitées pour obtenir un visa grâce aux Jeux Olympiques de Séoul en 1988, la plupart d'entre eux ont pu voyager ou séjourner à l'étranger (Japon, États-Unis et Europe), parfois avec leurs enfants. Après leur retour définitif en Corée au milieu des années 1990, ils ont créé et développé un nouveau groupe social assez influent.

Je fais partie de cette génération et, durant mon séjour à Paris, mes souvenirs les plus heureux sont ceux où je fréquentais la bibliothèque municipale Beaugrenelle dans le 15^e arrondissement, dans sa section jeunesse. Sous prétexte d'emprunter pour mon gamin, je pouvais enfin rassasier ma soif de lecture. Je pouvais trouver des albums de grands auteurs-illustrateurs qui n'étaient pas encore disponibles dans les bibliothèques coréennes, tels que Tomi Ungerer, Brian Wildsmith, John Burningham, Anthony Browne, Étienne Delessert, Arnold Lobel, Leo Lionni ou Maurice Sendak.

Pour moi, cet espace, équipé de petits tabourets et d'étagères bien rangées par auteurs, était un lieu fantastique qui me ramenait vers le monde de l'enfance. D'autres ont pu faire le même genre de découverte magique dans des librairies ou des bibliothèques au Japon, aux États-Unis, etc.

À partir des années 1990, un petit nombre d'éditeurs coréens a commencé à acheter les droits d'albums classiques étrangers puis à les publier. La Corée a signé la Convention de Berne pour la protection des œuvres littéraires et artistiques et cela pouvait concerner le secteur Jeunesse pour quelques éditeurs précurseurs. Ma carrière d'éditeur a débuté à cette époque et nous étions solidaires parce que nous savions bien que nous publions tous des livres sans but vraiment lucratif. Fortement influencés par la culture du livre de jeunesse découverte à l'étranger, notre objectif était surtout de présenter et d'introduire cette culture en Corée. Mais, à cause du petit nombre des titres disponibles, nous avons voulu aussi publier des albums typiquement coréens. Ces livres figurent toujours dans mon catalogue et sont des *steady-seller*. Un certain nombre d'illustrateurs ont ainsi inventé un nouveau format et un nouveau concept pour les livres de jeunesse à travers les albums. Cependant les tirages restaient faibles et les librairies ne proposaient pas de rayon spécialisé pour mettre en valeur ces livres et promouvoir leur vente. Le développement rapide du lectorat a permis la création de petites librairies spécialisées sur tout le territoire. Un seul grossiste s'occupait de leur distribution, la société Seodang. Vers 1999, leur nombre a franchi le seuil de 130 points de vente, avant de diminuer pour

des raisons économiques. Depuis 2002, il en reste très peu face à l'essor des librairies en ligne. Parmi eux, on trouve Chobang, qui était à l'origine libraire spécialisé et qui a étendu ses activités à l'édition jeunesse. Ce lieu était réputé comme atelier et centre de recherche pour les illustrateurs.

Située à environ 20 km de la capitale, Donghwanara [le Pays des contes] est la seule librairie spécialisée qui existe encore aujourd'hui alors que l'on pouvait trouver ses boutiques dans plusieurs endroits jusqu'en 1998. Dans ces espaces les nouveautés dans la catégorie des albums jeunesse étaient présentées et vendues au public. Les œuvres de création coréenne y étaient accueillies chaleureusement. Je n'oublierai jamais ces moments où je présentais mes propres livres aux parents et à leurs enfants en faisant le tour du pays. Des projecteurs étaient installés, avec de la musique. On aurait dit un théâtre ambulante et ce spectacle devenait un moment fantastique. Les auteurs y organisaient régulièrement des animations diverses. Ainsi s'est créé un réseau d'une dizaine d'éditeurs et d'une centaine de libraires pour la distribution. Il est devenu la locomotive de cette révolution des mentalités et de la diffusion de la culture de livre pour enfants.

Cette génération 386 a non seulement accueilli à bras ouverts mais aussi soutenu la promotion de ce nouveau genre de livres pour la jeunesse. Leur passion de faire découvrir de bons livres les a conduits à s'engager dans des actions collectives d'animation. Ainsi est né « Donghwa ilgneum eoreun [L'adulte qui lit les livres pour enfants] », un club de lecture créé au début des années 1990 par l'Association « Eorini

doseo yeonguhoe [Recherche sur le livre pour enfants] ». Ses objectifs : comment choisir un bon livre, former et développer le regard critique des lecteurs, enfants et adultes. Doté d'un réseau national, ce club possède un comité de lecture et publie les sélections des nouveautés dans un périodique qui porte le même nom. La plupart des membres du club étaient des mères, clientes fidèles des librairies spécialisées, animatrices souvent bénévoles. Ces initiatives ont permis de considérer les livres pour la jeunesse – jusque-là surtout utilisés comme un outil pour l'éducation et les apprentissages – comme une véritable littérature. Ce club s'est mis à la recherche de nouveaux livres et a fini par constituer un groupe d'études.

On comprend mieux comment, dans ce contexte fluctuant des années 1990, a pu se libérer cette énergie dans le domaine de l'édition pour la jeunesse, qui a favorisé l'esprit de créativité. Mais ce phénomène doit être replacé dans une histoire de l'évolution des illustrations dans les albums de jeunesse coréens.

La renaissance de l'art populaire de la dynastie Joseon

La plupart des illustrateurs, qui se sont tournés vers l'album comme moyen d'expression artistique, élaborent et préservent leur propre style d'illustration. Comment dérouler un thème sur 32 pages ? Comment procéder pour la mise en pages ? Comment développer l'histoire et se servir du renversement d'une intrigue, ou mettre en scène plusieurs personnages ? Ils ont certes essayé de trouver un style inédit dans les livres occidentaux mais ils ont aussi cherché à s'inspirer de l'art traditionnel

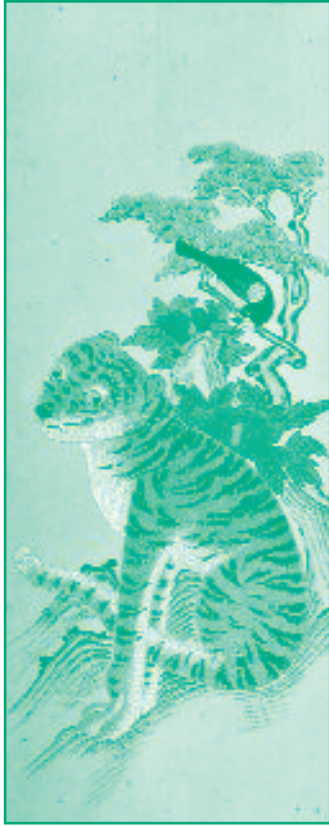


Fig.1

Fig. 1, 2 et 3 :
Peintures de tigres,
Dynastie Joseon ;
Musée Gahoe, Séoul



Fig.2



Fig.3

coréen. Et ils ont trouvé leur inspiration, principalement, dans l'art de la dynastie Joseon du XIX^e siècle, que ce soit pour sa peinture bouddhiste ou pour sa peinture populaire. Pour fabriquer un nouvel album jeunesse à la coréenne ils ont emprunté cette voie. Ce n'est pas le cas pour tous les illustrateurs bien entendu, mais les éditeurs des albums des années 1990 ont également privilégié cette inspiration.

Qu'est-ce qui les a attirés dans les beaux-arts populaires de la dynastie Joseon ? De quelle façon voulaient-ils en adapter le style de dessin aux albums modernes ?

L'art populaire de la dynastie Joseon a produit des œuvres très libres et variées, contrairement aux peintures royales, régies par certaines règles de représentation rigoureuses. Comment s'exprimait cet art populaire ? Au XIX^e siècle, des œuvres anonymes en forme de paravents et de rouleaux se sont multipliées, comme une forme de culture picturale appréciée par le peuple. Yanagi Soetsu (1889-1961), historien de l'art japonais, les a désignés comme la « peinture folklorique coréenne ». D'après lui, elle était caractérisée par la liberté de son style, son atmosphère paisible, chaleureuse, et l'emploi de techniques diverses. De nombreux illustrateurs coréens adorent ces peintures parce qu'elles sont l'expression d'un art populaire et qu'ils considèrent ces paravents comme de véritables albums illustrés, avec texte et représentation picturale. Ce genre est particulièrement recherché par les éditeurs lorsqu'ils veulent illustrer des contes traditionnels.

Cet art traditionnel du XIX^e siècle fleurit donc à nouveau dans les albums jeunesse. Par exemple, le motif des tigres y

fait référence. La figure du tigre, avec ses grands yeux, était très prisée par le peuple pour les deux raisons suivantes : d'une part, elle donnait une note d'humour ; d'autre part, le tigre était reconnu comme le dieu protecteur des montagnes dans les croyances populaires pour repousser le mal (*fig. 1, 2, 3*). C'est pourquoi les gens installaient une image de tigre en forme de rouleau ou de paravent dans leur maison. Ils croyaient qu'un tableau figurant le trio tigre / pin / pie apporterait le bonheur, la santé et la longévité à la famille, ainsi que la protection contre le mal. D'autres animaux exorcistes étaient représentés : par exemple le chien « sapsal »¹ ou le faucon à trois têtes figurant sur des talismans. On a gravé parfois ces motifs sur des sceaux puis tamponnés en couleur rouge sang, afin de renforcer l'effet des talismans.

Cet imaginaire proprement coréen lié aux croyances populaires s'étendait à toute la Nature. C'est pourquoi l'une des autres spécificités de cette peinture est la représentation de la Nature. Des tableaux très détaillés et descriptifs jusqu'aux peintures idéalistes et abstraites de la Nature, plusieurs styles ont coexisté. Prenons un exemple : le morando, peinture de la pivoine, très fréquente. La pivoine est en effet considérée comme la reine des fleurs en Corée. Après avoir survécu au froid hivernal, ses fleurs explosent au printemps. Elle symbolise donc la richesse et l'honneur. Elles sont figurées de façon très variée : peintures réalisées avec un pinceau très fin comme dans un style hyperréaliste, peintures à l'aquarelle dans des couleurs douces, peintures de pivoines en gros plan très réaliste, ou peintures représentées comme dans un dessin d'enfant, sur lesquelles appa-

raissent également un lapin, un chat ou un chien. La pivoine figure aussi dans des peintures religieuses. Dans les peintures bouddhistes elle apparaît souvent comme l'une des offrandes importantes pour le Bouddha ; on retrouve aussi ce motif dans les peintures chamaniques (*fig. 4*). À la fin de la dynastie Joseon, la croyance chamanique était prédominante au point de coexister avec le bouddhisme : un autel à part était, par exemple, dressé, même dans un temple bouddhiste.

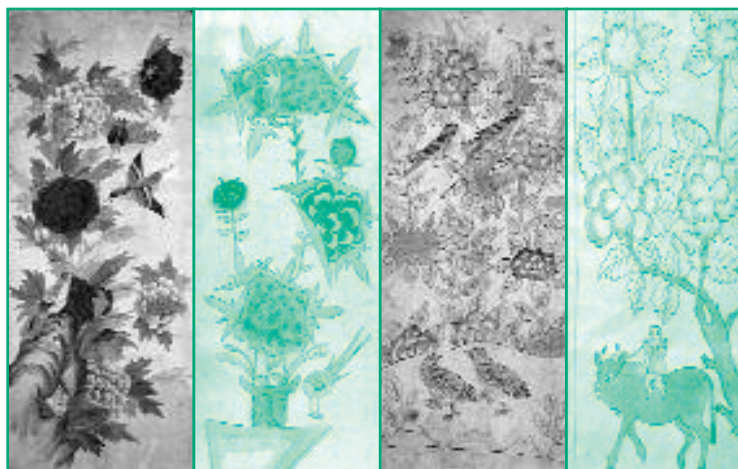


Fig. 4

Fig. 4 :
peintures
folkloriques
de pivoines
de styles divers,
fin XIX^e - début XX^e ;
Musée Gahoe,
Séoul

Cet art populaire est ainsi bien différent des arts qui doivent se soumettre à des conventions strictes ou aux codes esthétiques d'une époque donnée dans une culture donnée, comme la peinture occidentale jusqu'au début du siècle dernier, les peintures royales coréennes ou les arts folkloriques d'Afrique ou d'Amérique du Sud. Elles constituent une véritable vitrine de tous les arts graphiques et artistiques possibles. D'ailleurs l'art populaire coréen a produit des peintures abstraites dès le XIX^e siècle, alors que celles-ci n'ont atteint leur apogée en Occident qu'au cours du siècle suivant. On peut retrouver cette



Fig.5

Fig.5 et 6 :
Calligraphies
picturales,
post. XIX^e siècle ;
Musée Gahoe,
Séoul

approche non figurative notamment dans la peinture paysagère, la peinture de paraents – avec la technique marbling – ou dans la calligraphie picturale : par exemple, *Chekgado*, représentation d'une bibliothèque, est remarquable pour sa composition cubiste, dans la mesure où cette œuvre joue sur des effets de perspective multiple. Et, dans les créations en tissu fabriquées par des femmes de Joseon, on peut retrouver le principe de composition des couleurs et l'esthétique de Mondrian (fig. 5 et 6).

Mais l'une des raisons pour lesquelles la peinture du XIX^e siècle est encore appréciée par les illustrateurs actuels, c'est que, même si certains de ses motifs étaient empruntés au monde réel – dont le paysage –, la plupart d'entre eux l'étaient surtout à un monde irréel, chimérique ou imaginaire. Par exemple on trouve des tableaux qui mettent en scène des animaux sacrés propres à certaines légendes, ou d'autres qui représentent l'univers céleste ou le

Fig.6

monde sous-marin tels qu'on se les figure dans l'imaginaire coréen. Dans la peinture populaire traditionnelle, on l'appelle *sangsangdo*, peinture imaginaire. Les tableaux montraient des gens allant à la rencontre des dieux, ou bien montant vers le ciel sur le dos d'animaux imaginaires pour faire des offrandes. Ils figuraient une sorte d'extase, non atteinte dans la vie réelle, dans le sens où ils permettaient aux gens de se libérer un peu de leur vie quotidienne ou de déverser leurs émotions refoulées. En effet, un tableau peut reconstruire la réalité en exprimant tout ce que l'on ressent dans ce monde réel, du manque jusqu'à la joie : en ce sens, l'esprit de l'art populaire coréen rejoint celui du carnaval occidental au Moyen Âge. Cet univers fantastique coréen inspire plusieurs artistes. Et les albums jeunesse dont les illustrations puisent dans cette inspiration pourraient être considérés comme un espace qui permet d'évoquer l'enfance, une sorte de paradis perdu que nous rêvons tous de retrouver. Les Coréens se situent dans cette veine artistique pour créer des univers de « fantaisie » avec un mélange de leur propre style et d'un imaginaire traditionnel (fig. 7).

Cette culture picturale a malheureusement perdu de plus en plus de sa vigueur au début du XX^e siècle à cause de la politique coloniale pendant l'occupation japonaise. La culture traditionnelle inspirée du chamanisme a été censurée.



Fig.7

Fig.7 :
Peinture du pays imaginaire des immortels,
fin XIX^e - début XX^e ;
Musée Gahoe, Séoul

L'âge d'or des publications pour la jeunesse

En regardant les albums coréens actuels, on a l'impression que la culture populaire picturale de Joseon est en train de renaître et de reprendre sa splendeur. Mais cette influence ne suffit pas à expliquer le foisonnement et la diversité des albums. Les auteurs entre 41-59 ans, y compris ceux de la génération 386, font partie des baby-boomers, nés entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'époque du planning familial des années 1960. Quel genre d'images ont-ils connu pendant leur enfance ? Ils ont traversé la grande famine suite à la guerre de Corée, la tyrannie militaire, puis le développement économique. Un jour, j'ai voulu relire les BD et les contes illustrés de ma jeunesse. J'ai donc commencé à les

chercher dans les bibliothèques. Mais en Corée on s'intéresse assez peu à la littérature de jeunesse traditionnelle. Les bibliothèques proposent surtout des titres contemporains récemment publiés, aucun des années 1960, 1970 ou 1980, sauf pour les réimpressions et les nouvelles éditions. J'ai décidé de relire une par une les œuvres de Seok-jung Yun (1911 ~ 2003), éditeur d'une revue jeunesse, et poète célèbre. Cette collection complète – un don de la famille du défunt – figure dans le catalogue de la Bibliothèque nationale Jeunesse de Corée qui dispose d'un grand nombre de publications des années 1950-1960. C'est là où j'ai pu enfin retrouver mes souvenirs d'enfance. Produits sans exigence de qualité, mal conservés, beaucoup de livres étaient dans un état médiocre. Pourtant, j'ai été très touché par la beauté des petites illustrations en noir et blanc en couverture et à l'intérieur. J'avais eu l'occasion de découvrir des manuels scolaires ou quelques exemplaires de livres jeunesse des années 1960 lors d'expositions, mais c'était la première fois que je pouvais parcourir systématiquement la production de cette époque. J'avais l'impression de revenir au moment où j'avais feuilleté pour la première fois tel ou tel livre... Je me suis alors dit qu'il faudrait prendre en compte non seulement l'aspect littéraire d'un livre pour la jeunesse mais aussi sa valeur graphique. La collection de Hyo-seon Eoh (1925 ~ 2004) auteur pour la jeunesse et pédagogue, conservée dans l'Institut de formation des maîtres de Chuncheon, est un autre trésor précieux. Cet auteur disposait des

publications pour la jeunesse importantes d'un point de vue historique, notamment des revues et livres pour enfants, de l'Indépendance jusqu'à la guerre de Corée. Ensuite, il en a fait don à la bibliothèque universitaire. Et on y retrouve toute la littérature qui a bercé l'enfance des babyboomers, avec ses petites images, agrandies, qui ont enrichi leur imaginaire. En 2007, j'ai d'ailleurs organisé une exposition à Paju Bookcity Art Center for Children's Book (centre d'art de livres pour enfants, situé à Paju, cité de l'édition) et un ouvrage intitulé *Bound Treasures* (Bibliothèque Nationale Jeunesse de Corée/ Art Center for Children's Books at Paju

Bookcity, 2009) a été réalisé à cette occasion (fig. 8).

Ces images étaient en effet très inspirées de la peinture folklorique de la dynastie Joseon, dans toute sa diversité. Mais pourquoi ces magnifiques illustrations ont-elles été oubliées ? Parce que, si le livre pour enfants est devenu récemment un véritable objet de design graphique, jusqu'aux années 1980, les éditeurs

époque ne sont pas inintéressantes. L'offset couleur n'était pas disponible et l'impression en bichromie n'était possible que sur la couverture. L'intérieur était en noir et blanc. La typographie du texte était limitée et simple. Les vignettes pour les illustrations faisaient 10 x 10 cm. Elles étaient rarement pleine page. Malgré tout, des illustrateurs essayaient de faire de leur mieux. Chacun affirmait son style en couverture avec trois ou quatre couleurs au maximum. Les éditeurs pensaient que les couvertures devaient être créatives et attractives. Ils confiaient donc à des artistes non seulement les illustrations intérieures mais aussi la conception de la couverture, alors que, de nos jours, celle-ci relève plutôt de la responsabilité des maquettistes ou des graphistes (fig. 9 et 10). Les illustrations intérieures, en noir et blanc, étaient gravées et reproduites sur une planche de cuivre puis imprimées dans de mauvaises conditions. La prépresse et la mise en pages étaient donc assez simples. Pour les recueils de poésie, les illustrateurs pouvaient travailler avec une grande liberté artistique, en interprétant les poèmes et en s'en inspirant librement. Toutefois, pour un conte ou une nouvelle, ils devaient suivre pas à pas le déroulement de l'histoire et étaient obligés de l'illustrer de façon réaliste dans un espace déjà très restreint à cause de la longueur du texte. Ce travail ne devait pas être passionnant pour un artiste... Pourtant, j'ai pu constater qu'ils réussissaient à optimiser ce petit espace de 10 x 10 cm et à rendre leur illustration la plus descriptive possible, en utilisant la perspective traditionnelle, le premier plan et l'arrière-plan. Ces images pouvaient d'ailleurs être assez sophistiquées,



Fig. 8

Fig. 8 :
Couverture
de *Bound Treasures*
[Guide de l'histoire
de l'album coréen]
Bibliothèque Nationale
Jeunesse de Corée/
Art Center for Children's
Books at Paju Bookcity,
2009

coréens ne s'intéressaient pas au graphisme ni aux illustrations des albums. Et, pendant les années 1950-1960, dans des conditions difficiles financièrement, ils essayaient bien de lancer des ouvrages avec un nouveau format mais leurs publications restaient limitées. Le livre pour enfants après guerre se concentrait sur le domaine littéraire : poèmes, contes, revues. Rares étaient les albums illustrés. Et ils étaient si médiocres que nous en avons gardé une mauvaise impression. Pourtant les caractéristiques graphiques et la valeur esthétique des livres de cette



Fig.9

Fig.10

Fig.11

Fig.9, 10, 11, 12 et 13 : Couvertures de comptines et illustrations des années 1950-1960

y compris en noir et blanc, avec des styles qui permettaient de reconnaître l’empreinte de leur créateur (fig. 11, 12 et 13).

Les années 1960 se définissent comme l’âge d’or des créations originales dans l’histoire du manhwa (la BD coréenne). Les efforts passionnés des écrivains et peintres qui voulaient publier les revues pour enfants remontent aux années 1950, même pendant la guerre de Corée. À travers ce support, ils exploraient des techniques graphiques variées pour s’adresser aux enfants. Sur ce plan, les revues de BD affichaient un certain modernisme, mais elles n’étaient pas extraordinaires, avec leur mise en pages en noir et blanc et la coexistence d’illustrations et de photos. Malgré tout, on peut constater que les artistes ou les illustrateurs de l’époque ont su explorer des formes diverses pour illustrer des poèmes, pour les essais photographiques, les romans adaptés de films, les *one-shot* et les séries de BD. Créées dans les années 50, les revues ont souvent cessé de paraître à cause de la crise économique due à la guerre. Mais les

écrivains et les artistes qui avaient débuté à travers la presse Jeunesse ont eu l’occasion de travailler de nouveau ensemble. Quant aux manhwa-

gas (bédéistes), ils ont recommencé à produire leurs œuvres dans les magazines de divertissement pour enfants qui se multipliaient.

Ceux qui font partie de la génération 386 se souviennent des cafés manhwa.

Il s’agissait de quasi-bibliothèques privées gérées par la classe populaire et du seul espace de lecture de l’époque. Après avoir payé avec leur argent de poche, les enfants pouvaient y rester toute la journée en lisant ou en empruntant les livres pendant quelques jours. Chacun selon ses goûts, chacun son auteur préféré... Un grand choix d’auteurs et de genres comme l’aventure, la guerre, l’histoire, l’humour permettait de répondre suffisamment aux demandes des enfants. Les manhwas des années 1960 possédaient un style libre, fort différent de ceux d’aujourd’hui, et une naïveté proprement coréenne. Un musée du manhwa, situé dans la région de Séoul, en expose quelques-uns aujourd’hui. À part les recueils de poèmes et les contes illustrés, les enfants des années 1960-1970 pouvaient donc découvrir des récits d’aventure, de fantaisie, de voyage dans l’histoire, des contes traditionnels populaires, des grands hommes et des héros fascinants à travers ce festival d’images dans les manhwas. (fig. 14, 15, 16 et 17).

Fig.12



Fig.14 : Café manhwa des années 1960 reconstitué ;
Musée de la BD, Bucheon, Corée

Fig.15, 16, et 17 :
Manhwas des années 1960-1970

Comme dans la peinture folklorique de la dynastie Joseon, ou dans la littérature de jeunesse des années 1950, ou dans les manhwas, les albums illustrés du XXI^e siècle ouvrent un champ de création formidable pour les artistes, qui est pour moi équivalent à un « gut, cérémonie chamanique accompagnée de musique et de danse » au cours de laquelle des mudangs (femmes chaman) communiquaient avec les esprits des personnes célèbres pour faire disparaître la douleur en la transformant en plaisir. Le livre pour enfants et l'environnement autour de la lecture ont beaucoup changé. Les librairies spécialisées pour enfants ont malheureusement disparu, mais les grandes chaînes de diffusion du livre consacrent un grand espace pour les albums jeunesse, en traduction comme en création coréenne. De nombreuses bibliothèques spécialisées pour enfants ont été construites depuis les années 2000 et le processus continue. Lors de mes tournées en province pour mes conférences, il m'arrive de reconnaître des visages familiers parmi ces bibliothécaires qui étaient autrefois propriétaires de librairies spécialisées pour enfants. Je suis fier que nous ayons pu développer ce concept d'espace de lecture pour les enfants dans les bibliothèques. Leur catalogue s'enrichit de jour en jour. Et je souhaite que tous ces efforts n'aient pas été vains et que ces lieux continuent à être animées par les âmes des enfants et ceux des bibliothécaires qui s'occupent d'eux avec attention.

Traduit par Ari Song

1. Note de la traductrice : il s'agit d'une race canine purement coréenne qui a été désignée comme un patrimoine naturel du pays.



Fig.14



Fig.15



Fig.16

Fig.13



Fig.17